

HOCKEY SUR GLACE Sortis des séries finales, ils sont souvent déstabilisés ou désœuvrés

Le grand malaise des hockeyeurs, désocialisés du jour au lendemain

Ils étaient des va-t-en-guerre glorifiés par la foule, jusqu'à ce que l'élimination ne les écarte brutalement de leur activité. Les hockeyeurs mènent alors une existence vagabonde, dont les douleurs physiques insupportables révèlent le mal-être profond.

Julien Caloz
julien.caloz@edipresse.ch

Mardi soir, plusieurs joueurs de GE Servette ont définitivement noyé leurs ambitions dans une cave de Carouge, au sous-sol de l'exposition médiatique. «Chaque mardi qui suit la fin de saison est dévolu au Super Tuesday, un apéro géant de plusieurs heures», siffle le défenseur John Gobbi, qui ne prend désormais plus de gants pour déboucher un merlot tessinois. «Lorsque tout est terminé, on se lâche complètement. On boit pas mal, on avale des cochonneries. On fait tout ce qu'il nous est impossible de faire pendant la saison.»

L'an passé, Federico Tamo n'a pas vu sa chambre à coucher pendant les quatre jours qui ont suivi la défaite face à Berne. «Il n'est pas rentré plus souvent chez lui cette année», s'esclaffe Goran Bezina, dont le statut de capitaine est parti en fumée avec le barbe-cue de jeudi soir.

« Tu es dans une bulle, et la bulle éclate. Soudain, il te faut organiser ta journée. Mais tu ne sais plus comment faire »

SÉBASTIEN BORDELEAU

La fin de saison tolère toutes les extravagances, car elle est cruelle: les hockeyeurs ont macéré dans un abri puant (le vestiaire) en observant des rites empruntés à la chevalerie médiévale (courage, loyauté, etc.), jusqu'à ce que le concierge éteigne les néons et coupe le chauffage.

Quand la bulle éclate

«Tu es dans une bulle, et la bulle éclate. Soudain, tu t'aperçois qu'il te faut organiser ta journée. Mais tu ne sais plus comment faire!» s'étrangle le Biennois Sébastien Bordeleau, dont le quotidien, l'an passé, lui était devenu si insupportable qu'il a pris le premier avion pour le Canada dès l'ultime sirène. «C'est comme un petit deuil», confesse le Fribourgeois Alain Birbaum. Quelque chose disparaît de notre vie. «Il y a un flottement. On doit réapprendre à vivre, alors qu'on est un peu paumé. C'est les vacances. C'est cool. Mais ton système n'est pas prêt», relate l'arbitre Stéphane Rochette.

Brutalement déshéritée des émotions du jeu, la profession mène alors une existence vagabonde et se découvre une sensibilité nouvelle. «Mes joueurs me manquent», sanglote presque le coach d'Olten Dan



Le regard vide de l'attaquant fribourgeois Julien Sprunger traduit le blues qui affecte les joueurs en fin de saison. Photopress/Peter Klauzner

Ratushny, alors que l'horloge interne de son homologue Gary Sheehan (La Chaux-de-Fonds) est toujours branchée au tableau électrique des Mélézes: «Je repasse inlassablement le dernier match face à Viège dans ma tête. J'ai l'impression d'avoir laissé tomber notre public et de porter le poids du monde sur mes épaules. Je remarque maintenant de grosses failles que je n'ai pas pu corriger.»

L'inactivité est un terreau fertile au rabâchage, joyeusement consommé par les professionnels de la branche.

«Vous croyez que ce sont juste des play-off? C'est bien plus que ça, relance Sheehan. Je préparais ces séries finales depuis le mois de mai dernier. C'est impossible à digérer.»

«Les gars doivent s'épanouir dans une activité en marge de la compétition, recommande le préparateur mental Romain Ducret, sans pour autant relativiser le constat d'échec. Mais ce sont souvent des gamins qui n'anticipent pas la fin de saison. Je vois chaque année des joueurs au fond du trou, voire dans un état dépressif,

lorsque les matches s'arrêtent. J'en ai déjà réorienté chez le médecin parce qu'ils représentaient un danger potentiel pour eux-mêmes.»

Quand le corps hurle

Le grand malaise des hockeyeurs, désocialisés du jour au lendemain, campe également sur les carcasses saccagées par l'effort. «Tout ce que tu as enduré physiquement pendant les séries finales explose, raconte John Gobbi. Soudain, les petits bobos font dix fois plus mal.»

« Certains sont dans un état dépressif et représentent un danger potentiel pour eux-mêmes »

ROMAIN DUCRET

Les symptômes varient selon l'émotivité des écopés. «Migraines, douleurs dorsales et maux d'estomac» pour Stéphane Rochette. «Bleus, boutons de fièvre et grippe» pour Steve Pochon. Tous s'accordent néanmoins sur un point: les excentricités (barbe-cue en mars, etc.), lorsqu'elles ne sont pas rigoureusement surveillées, engendrent un désespoir durable. «Certains comportements alimentaires peuvent mener le sportif à la boulimie, voire à un début d'anorexie», rappelle Romain Ducret.

Quand le médecin gronde

Les complications peuvent-elles être prévenues par un traitement médical spécifique en amont? «Non. On ne peut pas préparer le corps à l'arrêt brutal de la compétition, répond Jean-Luc Ziltener, au chevet de GE Servette depuis quatre saisons. De toute manière, les joueurs ne peuvent pas imaginer un seul instant que tout va s'arrêter. Le seul moyen d'atténuer les douleurs, c'est de ne pas stopper brusquement l'activité sportive (ndlr: plusieurs clubs éliminés prématurément poursuivent les entraînements). Mais qui fait cet effort? Les gars sont cassés.»

Le calvaire printanier rehausse les prouesses. En série finale, le vestiaire évolue en atelier de production et ses pensionnaires, fatalement, en machines-outils. «On essaie de les faire fonctionner alors que le tiers devrait s'arrêter. Ce qu'on demande aux athlètes (ndlr: jusqu'à trois matches par semaine, sans compter les entraînements) n'est plus physiologique. En play-off, le sport est délétère», gronde le Dr Ziltener, dont la conscience professionnelle est invariablement confrontée aux revendications des dirigeants.

«Ils sont détruits»

«L'avis médical prime sur le rendement. Si j'annonce à Chris McSorley qu'un joueur est indisponible pour les trois prochaines semaines, il l'acceptera. Mais, une fois ce délai passé, le gars devra jouer. Il est donc préférable de prévoir quelques jours de repos supplémentaires. On est toujours agréablement surpris lorsqu'un hockeyeur revient plus tôt que prévu.»

La caisse à outils du médecin facilite le requinquage. «Il y a des gars que l'on a envoyés sur la glace face à Zoug parce que la situation l'exigeait (ndlr: trois à cinq joueurs évoluaient sous piqûre). Mais, en saison régulière, j'aurais dit à Chris: «Non, il faut arrêter. On ne peut pas leur faire subir cela.» Aujourd'hui, les joueurs sont détruits. Il leur faudra plusieurs semaines pour récupérer.»

Six d'entre eux font partie du premier cadre de l'équipe de Suisse pour la préparation des Mondiaux en Slovaquie, du 29 avril au 15 mai. ●